

LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLET (5^e partie). — LA MINE D'IVOIRE, extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer (5^e partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Les tristesses et les préoccupations de la guerre ont empêché les chasses de Compiègne et retardent les fêtes du soir que ce froid prématuré aurait permis de commencer; les élégantes, les femmes à la mode se dédommagent en se montrant à l'Opéra et aux Italiens dans de ravissantes toilettes. L'autre jour, à ce dernier théâtre, à la représentation d'*Ernani*, trois jeunes beautés réunies dans une loge découverte attiraient tous les regards par la distinction de leur mise. Une d'elles, jeune femme très-blonde, svelte et aux épaules splendides, avait une robe de taffetas cerise : sur la jupe étaient posés trois volants en dentelle noire d'un très-riche dessin à palmes; chaque volant était doublé en taffetas cerise, et sur ce transparent, au bord de la dentelle de chaque volant, se jouait une ruche du même taffetas découpée à l'emporte-pièce; le corsage était à pointe, tout couvert de dentelle noire du même dessin, mais en plus petit que celui des dentelles de la jupe; deux nœuds en ruban taffetas cerise flottaient sur le devant du corsage, et deux autres nœuds à très-longs bouts sur les manches courtes, bouffantes, et recouvertes de deux rangs de la même dentelle. Une sévigné en diamants scintillait sur la poitrine. La coiffure se composait d'une natte en velours noir qui passait entre les deux bandeaux de cheveux : le premier plat sur le visage et le second relevé; par derrière la natte de velours s'enroulait autour de la natte de cheveux, et s'échappait en trois bouts flottant sur la nuque de chaque côté des oreilles; sur cette natte de velours noir des diamants étaient posés de distance en distance. On ne saurait rien imaginer de plus joli que cette coiffure dans une chevelure d'un blond cendré.

La seconde toilette était toute blanche. Sur un par-

dessus en taffetas blanc bouffait une robe en tulle toute recouverte de point d'Angleterre; trois volants de cette dentelle étaient posés sur la jupe et chaque volant était couronné d'un effilé mousseux en soie blanche; sur le corsage, décolleté et à pointe, le même effilé était posé sur chaque rang de dentelle; les manches étaient courtes, garnies de nœuds et de dentelle. La sévigné était en émeraudes et perles fines, et dans la chevelure brune de la jeune femme s'enroulait un feuillage d'eau. Une agrafe en émeraudes et perles fines formait par derrière le cœur de la natte; sur le bras brillait un bracelet des mêmes pierreries.

La troisième toilette était en bleu de ciel. La robe, d'un très-beau taffetas, était garnie de chaque côté de la jupe de trois *quilles* formées par un large ruban en taffetas bleu de ciel broché, au bord duquel était posé de chaque côté un effilé du même bleu; sur la *quille* du milieu flottait de chaque côté, à mi-jupe, un grand nœud du même ruban garni d'effilé; le corsage, à pointe et très-décolleté, était garni d'une draperie du même plissée sur le dos et sur la poitrine; deux nœuds flottaient sur le devant du corsage, et deux autres à très-longs bouts s'échappaient des bouffants de manches courtes garnies au bas d'une riche valenciennes assortie à la chemisette qui sortait du corsage; la sévigné était en topazes brûlées et turquoises. Sur la chevelure châtain de la dame était posé un tout petit bonnet dont le fond était formé par un feuillage de lierre s'étalant sur une étoile en blonde blanche; sur les côtés descendaient en grappes des branches de lilas surmontées de petites roses.

A la sortie du spectacle nous remarquâmes les trois mantelets que les trois élégantes avaient posés sur leurs épaules. Celui de la dame en cerise était tout blanc, composé de trois collets ou pèlerines en cachemire flottant sur un fond de taffetas; aux bords de chaque pèlerine était posé un bel effilé surmonté d'un ruban taffetas et satin. La dame en blanc avait un mantelet à *cape* tout en peluche rose. La dame en bleu avait un petit manteau à capuchon en satin noir garni de guipure et doublé de peluche blanche. Ces toilettes exquis, robes, coiffures et mantelets, sortaient des ateliers de madame Minette.

Nous avons aussi admiré chez l'incomparable couturière deux toilettes de ville d'un goût parfait : une robe en moire antique feutre était garnie sur le corsage et les manches de grands effilés; avec cette robe de-

vaient être mis un mantelet en velours noir et un chapeau en peluche blanche, garni autour de la passe de plumes blanches formant bordure et presque voilette; dans le tour de tête de ce chapeau étaient posés d'un côté deux fleurs de velours bleu, et de l'autre un nœud en dentelle noire.

L'autre toilette de ville se composait d'une robe en damas vert et noir, le corsage était garni d'effilé mousseux de ces deux nuances. Un châle de cachemire fond rouge et un chapeau de velours épinglé gris, ornés de ruches de blondes blanche et noire et de fleurs en velours rouge en dessous, devaient aller avec cette robe.

Nous remplirions toutes les colonnes du journal si nous voulions décrire tous les délicieux chapeaux et toutes les fraîches coiffures que les salons de la maison *Minette* étalent chaque jour sur les champignons en bois de citronnier et de palissandre. Deux chapeaux du matin charmants sont : l'un en velours marron avec des fleurs cerise en dessous; l'autre en peluche et blonde noire avec un tour de tête orné de fleurs en velours grenat.

Mais parlons un peu des enfants, qui ne sont jamais plus jolis qu'en hiver dans un cadre de velours et de fourrures. Le drap et la popeline, rehaussés de passementerie et de velours sont en vogue pour les robes de petites filles. Le satin piqué et la peluche (adoptés cette année pour les grandes personnes) forment toujours les frais chapeaux de ces frais visages. Pour petits garçons, ce sont les jaquettes et les casquettes de velours, comme on peut les voir dans la gravure de ce numéro; les cols et les pantalons en jaconas brodé ou uni. L'assortiment le plus riche et le plus nouveau de cette lingerie des enfants se trouve toujours *A la Couronne royale*, chez madame Daniel-Deray, chez qui nous avons vu l'autre jour une merveilleuse layette destinée à l'héritier futur d'une duchesse du faubourg Saint-Germain : la robe de baptême était tout en dentelle, avec transparent de taffetas blanc piqué; chaque petit bonnet était un chef-d'œuvre de broderie; la valenciennes et la malines garnissaient les brassières; les petits oreillers étaient recouverts de guipure blanche à transparent rose et bleu; chaque objet, depuis le béguin jusqu'à la frêle chaussette en flanelle anglaise piquée de soie rose, était d'une finesse et d'une richesse incroyables. Dieu veuille que l'enfant à qui sont destinés de si beaux atours soit mignon et gracieux comme un Jésus de Raphaël! Nous avons vu aussi chez madame Daniel-Deray des canezous en velours et dentelles noires d'une forme toute nouvelle, et qui seront beaucoup portés cet hiver pour les soirées de spectacle, où l'on ne se décollette qu'à demi; puis des cols en guipure de Chantilly d'une extrême finesse. Avec des manches assorties et un petit bonnet aussi en guipure sur lequel on met des nœuds de la même nuance que la robe qu'on porte, cela compose une *lingerie* pour chez soi du meilleur goût. Pour les toilettes plus habillé, ce sont toujours les points de Bruxelles et les

broderies de Nancy, garnis de valenciennes, qui dominent. La forme *alma* est restée la plus nouvelle pour les manches.

On prépare *A la Couronne royale* les plus riches mouchoirs pour soirées et pour bals; ceux à applications de Bruxelles et d'Angleterre seront exclusivement portés dans les grandes réunions. Pour les mouchoirs d'après-midi, la valenciennes et les engrêlures alternées de rangs de broderie restent en vogue.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette de jeune garçon de trois ans. — Souliers vernis à guêtres de drap gris à boutons noirs. — Pantalon en casimir feutre à petits carreaux noirs. — Paletot en drap vert orné de trois passementeries noires. — Chemise en jaconas à manches bouffantes et à col rabattu. — Cravate en soie maïs. — Chapeau de feutre plat. — Gants en castor maïs. — Canne de jonc.

Deuxième toilette de petite fille de dix ans. — Brodequins en drap bleu à pointes vernies. — Bas blancs. — Pantalon garni d'une bande de jaconas brodé. — Jupe de dessous garnie d'une bande pareille. — Robe en popeline bleu Louise; la jupe est ornée de bandes de velours noir posées en hauteur; les mêmes bandes garnissent le corsage en bretelles, les basques et les manches. — Manteau de velours noir garni tout autour d'une petite guipure. — Manchon en martre. — Chapeau de peluche rose; tour de tête en blonde blanche. — Gants en chevreau paille.

Troisième toilette de petit garçon de neuf ans. — Brodequins en drap noir à bouts vernis. — Bas roses et blancs. — Pantalon en jaconas brodé. — Sous-jaquette en drap gris ornée d'un velours noir; jaquette en velours noir. — Chemise aux manches bouffantes et au col rabattu brodé. — Toque en velours avec une plume noire. — Gants de chevreau maïs.

LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

(SUITE.)

XXII.

Le sieur Brémont fit aborder Mirabeau sur la partie la plus déserte du port, et à peine fut-il débarqué qu'il le conduisit vers une place voisine, où une chaise de

poste les attendait; il pria le prisonnier d'y monter. — Quoi! s'écria celui-ci, surpris et à moitié irrité, c'est là la liberté dont je vais jouir? Je n'ai pas fait trois pas sur la terre ferme, j'ai à peine respiré un peu d'air libre et entendu quelque bruit humain, que déjà vous voulez m'enfermer dans cette boîte et m'emmener Dieu sait où! vers de nouvelles régions de tortures, sans doute? — Mais, monsieur le comte... murmura Brémont. — Pas de phrases, monsieur, pas de déception railleuse surtout; si je suis libre, prouvez-le-moi à l'instant en me laissant aller seul par la ville revoir mes parents, mes amis, respirer sans crainte et me sentir enfin maître de moi après un an de captivité. — Je suis désolé, monsieur le comte, mais je ne puis accéder à vos désirs: la volonté de M. votre père est que vous soyez libre qu'à Aix. Nous allons partir à l'instant, nous y serons bientôt; mais, je vous en supplie, prenez patience encore quelques heures. — Ceci est une feinte, murmura Mirabeau; n'importe, je me soumettrai jusque-là, mais alors il faudra bien que je connaisse la vérité. — Ils montèrent tous deux dans la chaise de poste, qui roula bientôt rapidement sur la route qui conduit à Aix. Le sieur Brémont se confondait en politesses auprès de Mirabeau, et l'entourait de soins obséquieux. Sous prétexte que le grand jour pouvait fatiguer les yeux affaiblis du prisonnier, il voulut plusieurs fois fermer les vasistas de la voiture; Mirabeau, qui répondait à peine à ses paroles par des monosyllabes, impatienté à la fin par ses doucereuses attentions: — Par Dieu! s'écria-t-il, qu'avez-vous à vouloir me priver ainsi d'air et de lumière? Vous craignez que je sois libre, même du regard? Et levant alors la tête, qu'il avait tenue affaissée jusque-là au fond de la voiture, il fit un bond vers Brémont et lui saisit violemment le bras: — Ah! sire geôlier, s'écria-t-il exaspéré, je vous comprends maintenant, vous voulez m'empêcher de reconnaître la route; mais je n'ai pas à tel point perdu la vue et oublié ma géographie. Ce n'est point ici le chemin qui conduit à Aix, vous me trompez encore. Où me menez-vous? dites-le! dites-le, vous dis-je! ou je vous brûle la cervelle, ajouta-t-il hors de lui et en brandissant un des pistolets que lui avait donnés le commandant Dallègre. Dans un mouvement d'effroi, Brémont sauta hors de la voiture, Mirabeau le suivit et l'atteignit bientôt.

La route, tout à fait déserte en cet endroit, était encaissée par une double colline couverte de pins rabougris, et les anfractuosités du terrain formaient de chaque côté des fondrières de roc et de sable du plus aride aspect.

On était au mois de mai (1775), la chaleur était extrême, et le vent soufflant de la mer faisait tourbillonner sur le chemin des nuages de poussière. Aucune habitation ne s'élevait au milieu de ce paysage sauvage. Brémont eut peur en se voyant dans une telle solitude, et il était bien tenté d'échapper à la colère de Mirabeau en prenant la fuite à toutes jambes; le souvenir

de la somme qui lui était promise pour son expédition le retint. Il réclama par quelques paroles le secours du postillon qui les conduisait; mais celui-ci répondit impassiblement qu'il avait à s'occuper de ses chevaux, et que d'ailleurs il n'oserait jamais s'interposer entre deux gentilshommes. — Lui, gentilhomme! s'écria Mirabeau; mais tu ne vois donc pas comme il pâlit, comme il a peur? Non, par Dieu, il ne l'est point, ce n'est qu'un sbire, ma colère lui fait trop d'honneur. Et se tournant vers Brémont:

— Monsieur, dit-il, ne craignez rien, je comprends que vous n'agissiez ici que d'après des ordres; mais je vous somme de me montrer ces ordres, car je n'obéirai à un homme tel que vous que s'il est le représentant de la volonté de mon père. — Monsieur le comte peut-il en douter? dit d'un ton patelin Brémont, et ne voyez-vous pas que c'est à mon corps défendant que j'exécute ces ordres? — S'ils sont signés par les ministres du roi et par mon père, j'obéirai. — Voyez, monsieur le comte, je suis parfaitement en règle, les ordres sont précis. Et tirant de son portefeuille un parchemin revêtu du sceau royal et une lettre du marquis, il les communiqua à Mirabeau. — Au fort de Joux, dans ce pays sauvage, couvert de neige, même en été! oh! c'est horrible! s'écria-t-il. Puis étouffant tout à coup son émotion: — C'est bien, monsieur, remontons en voiture et poursuivons notre route. Brémont s'effraya de cette résignation subite. — Ainsi vous vous soumettez, dit-il en jetant un regard tremblant sur les pistolets que Mirabeau tenait encore à la main. — Rassurez-vous, monsieur, et jugez vous-même de mes intentions: la fuite me serait facile, nous sommes seul à seul sur une route déserte où personne ne viendrait à votre aide; je suis armé, je puis vous épouvanter, et avec quelque argent me faire conduire par cet homme où je voudrais, eh bien! monsieur, je n'en ferai rien: je vous suis; ce n'est pas par la fuite que je veux recouvrer ma liberté! Remettant alors ses armes à Brémont: ils remontèrent dans la chaise de poste, et Mirabeau demeura longtemps plongé dans une méditation silencieuse.

Certes, s'il subissait sans résistance cette nouvelle persécution, s'il se soumettait aux ordres de son père comme à une loi sans appel, ce n'est point qu'il n'en comprît l'abus, qu'il n'en sentit la tyrannie; son discernement du juste et de l'injuste, sa haine de l'arbitraire n'étaient pas à naître: déjà il avait écrit l'*Essai sur le despotisme* pendant son exil à Manosque. Mais quel que fût l'entraînement de cette nature ardente et de ce puissant génie, quel que fût le découragement, et parfois le désespoir où le jetaient la dureté de son père et l'abandon de sa femme, une haute raison qui contre-balança souvent dans cette âme forte les plus fougueuses passions l'empêchait de se soustraire à l'oppression paternelle par la révolte ou par la fuite; il ne voulait point rentrer dans le monde en proscrit: il voulait être réhabilité pour les persécutions qu'il souff-

frait, et non être accusé de les avoir méritées en y échappant occultement comme un grand criminel. Son orgueil d'individu et de gentilhomme le roidissait contre le malheur. Fils aîné de sa race, époux, père, il avait une haute position à reconquérir, et il sentait qu'il la perdrait à jamais s'il se mettait en rébellion contre les lois dont son père se servait pour le persécuter; lois qu'il récusait dans son cœur, mais dont la puissance arbitraire le pliait sans le convaincre. Quelques erreurs de jeunesse, quelques dettes étaient le prétexte de ces longues années de prison où se traînait sa jeunesse, et nul mieux que lui ne devait être frappé de tout ce qu'avait d'odieux un pareil emploi de la force; et pourtant il n'osait résister à cette autorité despotique qui l'opprimait, tant étaient puissants les liens qui l'enchaînaient encore à cette société vieillie dont il devait être un jour un des plus hardis destructeurs.

XXIII.

Mirabeau était arrivé le 25 mai 1775 au fort de Joux, « dans ce nid de hiboux (comme il le dit lui-même) égayé par quelques invalides, dans cette résidence dont les vieux murs sont couverts de neige, et qui aux plus beaux jours est fréquemment enveloppée de nuages qui viennent se déchirer dans les aiguilles des rochers qui l'entourent. »

Durant un mois Mirabeau vécut triste et solitaire dans son nouveau donjon, où il ne voulut recevoir personne. Prisonnier sur parole, il avait la liberté d'explorer ces rocs sauvages, de descendre jusqu'à la petite ville de Pontarlier, et d'étendre ses promenades dans la campagne environnante; mais il n'usa pas d'abord de cette liberté circonscrite. Accablé par le malheur, il réunit toutes les forces de son esprit pour lui résister, pour le combattre une dernière fois. C'est de nouveau à la justice du bailli qu'il en appelle : il lui demande d'être juge et de prononcer si les châtimens n'ont pas expié ses fautes. Il lui peint sa situation comme époux, comme père; puis passant des souffrances de son cœur à celles de son intelligence, il lui dit avec une éloquence qui fait présager l'homme :

« Les temps se régénèrent et l'ambition est permise aujourd'hui. Et, croyez-vous, souffrez que j'ose vous le demander, croyez-vous que l'émulation qui m'inspire doit être absolument stérile, et qu'à plus de vingt-six ans votre neveu ne soit capable d'aucun bien? Non, mon oncle, vous ne le croyez pas. Relevez-moi donc, daignez me relever, sauvez-moi de la fermentation terrible où je suis et qui pourrait détruire l'effet produit sur moi par les réflexions et par l'épreuve du malheur. Croyez-moi, il est des hommes qu'il faut occuper, et je suis du nombre; l'activité, qui peut tout, et sans laquelle on ne peut rien, devient turbulente et peut devenir dangereuse alors qu'elle n'a ni objet ni emploi.

» Mais, quels que soient les desseins de mon père,

soit qu'il veuille aider ou détruire mon ambition, daignez du moins lui demander ma liberté. Il ne veut pas sans doute me jeter dans la démence ou me précipiter dans la frénésie. Je sens que ma santé m'échappe; ma tête bouillonnante souffre d'autant plus que je fais plus d'efforts pour la retenir.

» Dans un mois, des monceaux de neige vont m'ensevelir dans un pays dénué de toutes ressources morales; cette perspective est cruelle, mon état est douloureux et pénible; il s'aggravera, il excédera mes forces; et vous regretterez alors, mais inutilement, un neveu qui ne veut plus vivre que pour votre satisfaction et l'intérêt de sa famille, de son nom et de son pays. »

Après avoir écrit cette lettre, Mirabeau espéra de nouveau un changement dans son sort : les natures enthousiastes espèrent toujours!

XXIV.

Il jouissait, comme nous l'avons dit, d'une demi-liberté qui lui permettait de parcourir en visiteur la petite ville de Pontarlier, voisine du fort de Joux. Le comte de Saint-Mauris, gouverneur de cette ville, et le vieux marquis de Monnier, qui y vivait retiré avec sa jeune femme, accueillirent Mirabeau comme un homme déjà célèbre par son esprit et par ses revers. La maison du comte et celle du marquis étaient les seules du pays où le prisonnier pût trouver quelque distraction. Il s'y présenta d'abord en indifférent, cherchant à s'étourdir sur son sort et n'y réussissant pas toujours; mais bientôt un attrait plus vif l'attira chez madame de Monnier. — C'était une jeune femme, pleine de grâce et d'agrément, et qui, sans être parfaitement belle, avait, comme Mirabeau le dit lui-même, « une physionomie fine, douce et voluptueuse, beaucoup de fraîcheur, puis un esprit aux saillies heureuses et naturelles qui sortaient comme un éclair, et frappaient d'autant mieux qu'elles étaient plus imprévues. Ses paroles allaient à l'âme. » Toute jeune fille, son père, M. de Ruffey, magistrat à Dijon, avait voulu la marier à Buffon, âgé de soixante ans. — Ce mariage manqua, et alors elle fut unie au marquis de Monnier, vieillard jaloux, morose et brusque, pratiquant une dévotion monacale. Aussitôt après son mariage le vieux marquis de Monnier ensevelit sa jeune femme dans la petite ville de Pontarlier, où il avait des propriétés. Jusqu'à l'arrivée de Mirabeau, elle y vécut dans une retraite absolue, triste et prolongeant douloureusement ces rêves ardents de jeune fille que le mariage n'avait pas réalisés pour elle. Le germe des passions couvait dans son cœur pur encore, mais agité dans l'attente, et aspirant à l'amour sans en redouter les égarements. Elle vit Mirabeau, et malgré le peu de charme de son visage, elle fut entraînée par les séductions réunies de sa jeunesse, de son génie et de ses malheurs. Lui céda, dans son isolement, à l'attrait tout-puissant d'une société douce et tendre, et

bientôt la plus intime liaison s'établit entre le prisonnier et la jeune femme. Nous verrons que ce ne fut pas sans combats que Mirabeau s'abandonna à l'entraînement de ce nouvel amour; il semblait en redouter les suites, le scandale et les nouvelles infortunes qu'il allait attirer sur sa vie; mais plusieurs circonstances le poussèrent dans l'abîme, et ici encore tous les appuis qu'il réclama lui faillirent, tous les cœurs qui devaient préserver le sien lui firent défaut.

Nous ne reviendrons pas avec détails sur ces amours trop connus, et sur lesquels on a tant écrit; nous ne parlerons de madame de Monnier, de cette Sophie, héroïne passionnée, mais peu pudique, des lettres de Vincennes, qu'autant qu'il sera nécessaire au cours naturel de notre récit. Selon nous, son influence passagère ne décida point de la destinée de Mirabeau; une autre femme bien autrement puissante sur cette destinée était derrière elle, et aurait pu, par l'accomplissement de ses devoirs, annuler les séductions d'un amour illégitime mais dévoué. Cette femme était la comtesse de Mirabeau; et ici encore elle opposa le plus froid égoïsme à l'appel désespéré, aux prières touchantes du prisonnier.

XXV.

L'amour que Mirabeau avait inspiré à madame de Monnier avait d'abord répandu quelque charme sur les jours de sa captivité; mais ce sentiment donna de l'ombre à un homme qui disposait alors de sa liberté, et qui devint bientôt son persécuteur. Le vieux comte de Saint-Mauris, gouverneur du fort de Joux et de Pontarlier, ressentait, malgré son âge, une passion très-vive pour Sophie. Débris souillé de la cour de Louis XV, aspirant aux plaisirs jusqu'à ses derniers jours, il n'avait pu réussir à plaire à madame de Monnier, et il ne pardonnait pas à Mirabeau d'avoir été plus heureux que lui. Désespérant d'être son rival, il devint son tyran.

On était alors au mois de décembre, l'hiver était des plus rudes, et ses rigueurs se faisaient surtout sentir dans les montagnes sauvages du Jura. Le fort de Joux était couvert de neige, le comte de Saint-Mauris résolut d'y enfermer étroitement Mirabeau, et de lui ravir, avec la demi-liberté dont il jouissait à Pontarlier, la possibilité de revoir madame de Monnier. Ce fut alors que Mirabeau, prévenu de la nouvelle persécution qui le menaçait, adressa à sa femme une lettre pleine d'éloquente énergie, où il invoquait ses souvenirs, où il implorait sa tendresse, où il lui rappelait ses devoirs, où il la conjurait de venir le rejoindre avec son fils. Il lui disait de le sauver du désespoir, de l'amour, du crime auquel le malheur le poussait. Cette lettre resta sans réponse.

« Si je dois à mon dernier jour, écrivait plus tard Mirabeau, comparaître devant la raison sublime qui préside à la nature, je lui dirai : Je suis couvert d'énormes souillures, mais vous seul savez, grand Dieu!

si j'eusse été aussi coupable que je l'ai été si l'on eût répondu à cette lettre!... »

Revenue à Aix, entourée de mille séductions, enivrée par les fêtes et les plaisirs dont elle était l'âme, heureuse de son espèce de veuvage, la comtesse de Mirabeau regardait sa destinée comme à jamais séparée de celle de son mari, malgré le fils qu'elle en avait eu et qu'elle gardait auprès d'elle sans jamais lui parler de son père. Mirabeau n'était plus pour elle qu'un étranger qu'un hasard fatal avait un instant mêlé à sa vie, mais dont un autre hasard plus heureux l'avait délivrée. La lettre solennelle du prisonnier ne lui causa donc qu'une impression passagère, effacée aussitôt par quelque distraction frivole.

Affaibli par ses longues infortunes, épuisé par l'attente d'une délivrance qu'il n'espérait plus, voyant tous les cœurs fermés à ses prières (même celui du bailli, que son père lui avait aliéné), ce fut alors que Mirabeau, pour fuir l'incarcération rigoureuse dont le menaçait le comte de Saint-Mauris, prit enfin le parti longtemps combattu de s'évader. Il passe en Suisse, il demeure quelque temps à Neuchâtel; mais bientôt l'amour et le désespoir de Sophie le ramènent à Pontarlier. Il arrive sous un déguisement dans les environs de cette petite ville; il y reste caché plusieurs mois; le gouverneur apprend son retour, ordonne des recherches, le fait poursuivre avec acharnement, et Mirabeau parvient avec peine à s'échapper de nouveau en Suisse. Alors Sophie l'accompagne, elle lui sacrifie sa réputation, son avenir, sa vie, et partage avec lui la misère et l'exil. Ils errèrent quelque temps, puis allèrent s'établir à Amsterdam, où Mirabeau, se livrant ardemment à l'étude, s'efforça de vivre avec sa compagne du produit de ses ouvrages, que les libraires hollandais payaient à peine. Malgré sa position précaire, qui touchait presque à l'indigence, aimé par Sophie, retrouvant près d'elle toutes les douceurs de la vie de famille dont il avait été si longtemps privé, ils passèrent en Hollande des jours remplis d'un calme bonheur, ennoblis par le travail et les privations, et presque épurés par l'amour qu'ils ressentaient alors l'un pour l'autre.

Cinq ans plus tard, Sophie, écrivant à Mirabeau, lui rappelle ainsi ce doux temps écoulé : « Tu liras dans le dernier *Mercure* une petite histoire de chevalerie qui te fera plaisir; tu en auras surtout à celle de Sabinus, ce Romain qui, sous le règne de Vespasien, s'enferma avec sa femme dans un souterrain; leur vie, passée loin du monde, qui étourdissait le bonheur, ressemble à celle que nous passions à Amsterdam; mais, pourtant, quelle différence! Ils vécurent neuf ans dans leur cachette; et nous, neuf mois seulement dans la nôtre. Ils y eurent deux enfants qui vécurent, et notre petite fille n'est plus. Ils furent arrêtés ensemble comme nous, mais ils moururent ensemble et du même coup. Ah! ils ont été bien plus heureux que nous! »

Les perquisitions faites par le marquis de Monnier pour retrouver sa femme furent d'abord infructueuses,

mais ayant enfin découvert le lieu qu'elle habitait, il s'entendit avec le marquis de Mirabeau pour la faire arrêter ainsi que son amant. Ils obtinrent du comte de Vergennes, alors ministre, un ordre qui enjoignait au duc de Vauguyon, ambassadeur de France en Hollande, de diriger l'arrestation, et d'obtenir du gouvernement hollandais le droit d'extradition.

Au moment où cet ordre est exécuté, le marquis écrit en ces termes au bailli : « J'aurais voulu qu'il fût possible de livrer ce misérable aux Hollandais pour l'envoyer aux colonies à muscades, d'où il ne sortirait de ses jours, car on n'en sort pas. S'il se faisait pendre, ce serait incognito. J'avais même intéressé des puissances au parti des grandes Indes ; la réponse a été pourtant : *Que cela ne se pouvait que pour de très-jeunes gens non mariés, et comme sans aveu.* Je l'ai donc fait clore, mais contre l'avis de tous ceux qui voulaient que je le laissasse se refaire son sort. »

En effet, malgré les obstacles qu'ils rencontraient, le marquis de Mirabeau et le marquis de Monnier parvinrent à leur but.

Mirabeau et Sophie furent arrêtés à Amsterdam le 14 mai 1777, et conduits en France ; elle fut enfermée à Paris dans une sorte de maison de discipline pour les femmes, et lui écroué de nouveau dans une prison d'État, au donjon de Vincennes, où il vit se dérouler la plus triste, la plus longue captivité qu'il eût encore subie.

XXVI.

Ici commence, selon nous, l'ère vraiment scandaleuse de la vie intime de Mirabeau, la seule où il eut des torts réels envers sa famille, où il oublia le respect qu'on doit au nom qu'on porte, au sang dont on est issu. Arrêté dans un pays libre et emprisonné contre le droit des gens, ravi tout à coup à une douce vie d'étude et d'amour qui calmait sans l'éteindre sa dévorante énergie, il fut pris d'un vertige de rage à cette nouvelle persécution ; le délire du malheur lui monta à la tête, et lui fit répandre sans mesure, contre les siens, le fiel longtemps couvé dans son cœur. Dès lors, ses plaintes se traduisent en injures, l'outrage remplace le reproche ; chaque jour les détails les plus honteux, les divulgations les plus déshonorantes, les injures qui peuvent salir sa famille s'échappent de sa plume dans ses lettres à Sophie. Le calme et la noblesse de l'infortune l'ont quitté, et ont fait place à une fièvre morale où son intelligence s'égare. Ce n'est point de sang-froid qu'il est railleur obscène et pervers, il cède aux orages de ses pensées. Éternellement persécuté, il juge avec désespoir son persécuteur. Déshérité de la vie de famille, il nous montre la sienne en ennemi, il en dévoile les vices, en étale sans pudeur les turpitudes. De son père, il nous peint l'orgueil et la bassesse, l'incessante contradiction de sa vie publique et de sa vie privée ; de sa mère et de ses sœurs, les faiblesses ; de sa femme, les torts réels, qu'il transforme en vices.

Poussé par la double ivresse de la colère et de l'amour, auquel il se confie, il brise violemment dans ses paroles les liens du sang, qui ne furent jusqu'à ce jour pour lui que les chaînes de l'esclavage. Il met lui-même le nom de Mirabeau au pilori, mais il le fait, et c'est là sa seule excuse, dans le paroxysme de la douleur et dans l'intimité d'une correspondance secrète. On doit plaindre cet égarement d'une âme où il y avait vraiment de la grandeur et de la sensibilité. On doit déplorer cet abaissement du géant, qui se fait satire et oublie l'éloquence qui foudroie pour employer les sarcasmes qui déchirent, les paroles impures qui souillent. En déviant ainsi de sa vraie nature, il perdait toute sa force : la force du malheur et du courage ; l'irritation le rendait à la fois audacieux et pusillanime ; dans ses heures de fermentation qui touchent à la folie, il trace de la même main d'implacables diatribes contre sa famille, et d'humbles suppliques à son père ; il mord et maudit ses tyrans, puis, pour en obtenir la liberté, il les prie à genoux et avec larmes. Plaignons les excès et les humiliations d'une nature élevée ; rappelons-nous qu'elle y fut excitée par les tortures d'une longue servitude, qui devait avoir son éclatante réaction. Rappelons-nous que c'est durant trois nouvelles années d'esclavage que cette nature longtemps énergique et noblement résignée sortit ainsi d'elle-même, et pour excuser l'homme, songeons à sa situation, aux supplices qui le poussaient presque à la démence, aux douleurs physiques sous lesquelles il succombait ; songeons au désespoir de cette jeunesse enchaînée, alors que le ferment de la liberté germe dans toutes les têtes, que son souffle précurseur parcourait la France et y agitait déjà tous les esprits ; lui, penseur, lui, éclairé, quels ne devaient pas être ses rêves dans cette citadelle de Vincennes, où il gémit trois ans, tandis que ceux qui auraient pu le défendre et le délivrer le traitaient avec indifférence, laissant l'inflexibilité paternelle suivre son cours ; tandis que sa femme vivait dans la mollesse et les plaisirs, et l'oubliait comme on oublie la mort. C'est à Sophie, c'est au seul être qui lui fût alors dévoué, et qui comprit d'autant mieux l'excès de ses misères qu'elle en ressentait le contre-coup, c'est à Sophie qu'il adressait ces plaintes orageuses où la folie succède au courage et à la grandeur d'âme qui jusqu'à là l'avaient soutenu.

La publicité, qui ne respecte rien depuis un siècle, nous a livré tous les mystères impudiques, toutes les douleurs acerbes de cette correspondance ; on voudrait déchirer ces pages de son histoire, et pourtant, au milieu de ce fiel et de ces ordures, jaillissent çà et là, comme des éclairs, des pensées neuves et hardies, et des sentiments généreux, des croyances profondes qui font aimer l'homme ; une éloquence passionnée, un style éblouissant qui révèlent l'orateur. Qui ne serait touché du récit de la résolution que prend le prisonnier de s'expatrier pour sortir d'esclavage, et d'aller combattre en Amérique dans la guerre de l'indépendance ?

Il voulait partir avec Lafayette, qui emmenait sous ses ordres son jeune frère, le vicomte de Mirabeau. Il écrivait à ce sujet, au comte de Maurepas, une lettre simple et digne :

« Ce n'est point une nouvelle apologie que j'ai l'honneur de vous adresser, puisque aucune de mes lettres n'a rien changé à mon sort, puisqu'on me refuse même le triste avantage d'être entendu dans mes défenses et confronté avec mes accusateurs; il ne me reste qu'une demande à faire, qui, je crois, ne déplaira point à mon père, et mettra à l'aise votre bonté naturelle, contre laquelle il vous a fallu vous roidir, sans doute, pour me traiter avec tant de dureté.

» Les événements politiques survenus depuis ma détention exigent certainement qu'on envoie des troupes en Amérique, peut-être aux Indes! Je vous supplie de me faire passer dans l'un ou l'autre de ces pays; on n'a jamais trop d'hommes dans ces contrées si destructives, et je vaudrais bien un soldat. Ici j'ai cessé de vivre, et je ne jouis pas du repos que donne la mort; j'y végète inutilement pour la nature entière. Laissez-moi mettre les mers entre mon père et moi. Je vous promets, monsieur le comte, ah! oui, je vous jure qu'on ne rapportera de moi que mon extrait mortuaire ou des actions qui démentiront bien haut mes lâches, mes perfides calomniateurs, et feront peut-être regretter les années qu'on m'a ôtées. Relégué au bout du monde, je ne serai pas moins prisonnier relativement à la France que je ne le suis ici, et le roi aura un sujet de plus qui lui dévouera sa vie. »

Cette lettre triste et grave forme un noble contraste avec quelques-unes de celles dont nous avons déploré la publicité! Eh bien! cette lettre resta sans réponse. Le silence obstiné qu'on oppose aux souffrances de Mirabeau cause l'impression la plus douloureuse, et quand on pense à toutes les blessures auxquelles son âme était en butte, on excuse presque l'énergique fureur qui en débordait parfois : « O sort rigoureux! ô perplexité cruelle! s'écrie-t-il, t'appesantiras-tu longtemps sur mon être qui croule? Je suis déchiré par des mouvements qui jusqu'ici m'étaient inconnus, je dirais volontiers comme Oreste :

Mon innocence enfin commence à me peser!

« Il n'est pas de repos avec mes implacables ennemis; il n'en sera que dans la tombe! Aucune pitié ne saurait pénétrer dans leur âme pétrée de fiel; aussi barbares qu'injustes, ce que leur iniquité refuse, leur commisération ne l'accordera jamais. C'en est trop, c'en est trop! je ne sais si, proscrit par un destin supérieur, par cette nécessité fatale qui laisse triompher le crime et gémir l'innocence, je suis destiné à mourir de désespoir ou à mériter mon sort par un crime; mais trop longtemps la peine le précède; je sens des transports d'indignation et de haine qui jamais n'avaient eu accès dans mon âme! »

Cette plainte véhémement n'est que trop justifiée par

l'état du prisonnier; il languissait à Vincennes dans le plus triste dénûment; son père ne lui avait accordé qu'une pension de six cents francs par an, qui ne pouvait suffire aux dépenses multipliées d'une prison. Il endurait les plus rudes privations; souvent il était forcé de garder le lit faute de linge et de vêtements. Sophie subissait aussi toutes les angoisses de la pauvreté : elle passait les nuits à travailler pour nourrir l'enfant qu'elle avait eu de Mirabeau. C'est aux abois de cette double misère que sont dus quelques ouvrages impurs traduits ou composés par Mirabeau durant sa prison de Vincennes. Pour arracher quelque argent aux libraires, il traça des pages obscènes que le goût du temps recherchait, et qui forment, avec les livres sérieux dont il s'occupait alors, le même contraste que nous avons signalé dans ses sentiments intimes. Cette main qui traduit Pétrone, Catulle et Jean Second, pèse la destinée des empires, l'avenir des peuples, signale les abus du despotisme, et désigne comme le Messie du monde la liberté!

XXVII.

Tandis que les jours de Mirabeau s'écoulaient ainsi dans la misère, le désespoir et le travail, voyons quelle était la vie de sa femme. Les lecteurs doivent être lassés de nous suivre dans les diverses prisons, château fort, donjon ou citadelle, qu'habita tour à tour notre héros. Peut-être seront-ils bien aises de se reposer dans une demeure plus riante.

A une lieue d'Aix, dans la partie la plus pittoresque de la campagne qui entoure la ville, s'élève le château du Tholonet; cette résidence somptueuse des comtes de Galiffet rappelle par son architecture, ses jardins, ses cascades, ses longues avenues, Meudon, Saint-Cloud et Trianon. Là, le grand seigneur s'était fait prince; il avait sa chapelle, sa salle de spectacle, ses immenses pelouses, où les paysans venaient danser chaque dimanche au son du fifre et du tambourin. Le luxe intérieur de cette habitation rappelait aussi celui dont s'entoure la royauté; les tableaux, les statues, les riches tentures de brocart ou de tapisseries, les raretés venues du Levant et de la Chine décoraient les galeries et les vastes salons du Tholonet. Sa chapelle possédait une Madone de Raphaël, tandis que sa salle de spectacle étalait aux regards des scènes mythologiques peintes par quelque émule de Boucher. Ce beau lieu était pendant l'été le rendez-vous de toute cette noblesse oisive et avide de plaisirs qui résidait à Aix. Là se nouaient ou se dénouaient les tendres liaisons, les intrigues passagères de cette société élégante et blasée que l'orage de la révolution allait incessamment balayer; pleine de sécurité, s'oubliant dans ses vices et son luxe, elle épuisait alors ses derniers jours au milieu des plaisirs qu'assurent l'opulence et l'impunité.

Le comte de Galiffet, propriétaire du Tholonet, avait une fortune de cinq cent mille francs de rente. C'était

un homme d'un esprit médiocre, d'une figure vulgaire; il boitait beaucoup, et cette infirmité rendait tout à fait disgracieuse sa taille courte et forte. Il n'avait d'un gentilhomme que cette urbanité courtoise, cette politesse bienveillante que la noblesse se transmettait de génération en génération. Il faisait largesse de sa fortune, chez lui tout était à tous, chacun y vivait libre comme chez soi, et cette hospitalité fastueuse et complaisante le rendait un amphitryon presque aimable tant il était empressé; mais, s'il plaisait comme hôte, si chacun louait son goût et sa magnificence, on lui contestait, comme ridicules, ses prétentions auprès des femmes. En vain s'était-il posé comme le chevalier et l'admirateur passionné de la jeune comtesse Émilie de Mirabeau; malgré les apparences de réussite qui étaient en sa faveur, on lui déniait tout succès auprès d'elle, tant il avait été proclamé impuissant à séduire par la fleur brillante et railleuse de l'aristocratie provençale. Cette réputation bien établie d'homme sans conséquence mettait la comtesse de Mirabeau fort à l'aise; elle passait presque sa vie chez le comte de Galiffet, où les distractions du monde, il faut l'avouer, l'attiraient plus que le sentiment. Depuis que Mirabeau avait été séparé d'elle pour languir en prison, elle habitait chaque été avec son père le château du Tholonet. Elle y était traitée comme la châtelaine, et quoique le comte de Galiffet fût marié, elle seule dirigeait les fêtes qu'il donnait, elle seule était l'objet des hommages et de l'adulation de tous ceux que le plaisir réunissait chez lui. La comtesse de Galiffet, femme très-laide et d'un esprit borné, voyait sans ombrage cette usurpation de ses droits; l'amour maternel absorbait sa vie et en chassait toute autre préoccupation: elle avait une jeune fille de quatre ans, enfant folâtre, dont le jeune Victor de Mirabeau, qui suivait sa mère au Tholonet, était devenu le compagnon de jeu, et cette riante fraternité des enfants disposait les mères à se supporter l'une l'autre; d'ailleurs, dans ce temps de facile et d'élégante corruption, l'indifférence affaiblissait bien des passions. La comtesse de Galiffet et la comtesse de Mirabeau vivaient donc en parfaite intelligence, c'est-à-dire qu'elles se parlaient peu et ne s'attaquaient jamais.

XXVIII.

C'était par une chaude journée d'octobre 1778, quelques-uns des hôtes nombreux du Tholonet s'étaient réunis sur la terrasse du château, en face de laquelle un massif d'arbres agités par le vent répandait une agréable fraîcheur; les jets d'eau des fontaines rafraîchissaient aussi l'atmosphère, et les plates-bandes d'œillets et de jacinthes qui bordaient les bassins jetaient dans l'air leurs suaves parfums. La compagnie était assise dans de larges fauteuils de bois des Îles, et les dames reposaient leurs pieds mignons sur des nattes moelleuses de Saint-Domingue, tissées tout exprès

pour elles dans cette île, où le comte de Galiffet avait d'immenses propriétés. Au milieu d'un groupe empressé de jeunes gentilshommes, Émilie de Mirabeau, à demi étendue sur son siège, agitait en mesure un vaste éventail d'écorce d'arbre, tout en répétant un air du *Déserteur* qu'elle devait chanter le soir sur le théâtre du château. Sa voix, qui n'avait rien perdu de sa fraîcheur, était charmante. Comme nous l'avons dit, à défaut de beauté, son visage avait de l'enjouement, et le tour de son esprit allait à ce monde superficiel qui n'approfondissait que le plaisir. Autour d'elle s'empressaient le marquis d'Albertas, le comte de Castellane, le chevalier de Castillon, et d'autres jeunes seigneurs à la mode. A peu de distance étaient assis son père, le marquis de Marignan, et près de lui son ami le comte de Valbelle; ils lisaient ensemble un numéro du *Mercur*. D'autres groupes étaient çà et là dispersés, chantant, riant, discutant, ou causant mystérieusement à voix basse.

Le comte de Galiffet passait et repassait sur la terrasse, apportant des fleurs aux dames, et faisant servir des rafraîchissements, tandis que sa femme, assise un peu à l'écart, s'occupait à *parfiler*, tout en regardant avec bonheur sa fille qui jouait auprès d'elle avec le jeune Victor de Mirabeau.

Quand Mirabeau fut arraché à son exil de Manosque et conduit au château d'If, son fils, comme nous l'avons vu, était encore au berceau. Cinq ans s'étaient écoulés, l'enfant avait grandi; il était beau et spirituel, sa figure intelligente rappelait celle de son père; mais ses traits, que la petite vérole n'avait pas altérés, étaient pleins de régularité. Ses facultés étaient surprenantes, et la précocité de son esprit faisait penser involontairement à ce vers mélancolique de Shakespeare :

So wise so young they say, done'er live long (1).

Vif et bruyant, cet enfant avait pourtant des moments de silence et de tristesse qui surprenaient; alors on eût dit que la réflexion le vieillissait et étouffait la gaieté de son âge. Ce jour-là il était tout à fait enfant; armé d'un léger filet de gaze verte, il poursuivait, de concert avec la petite Marie de Galiffet, un beau papillon pourpre et noir qui rasait les plates-bandes de fleurs. L'agitation de la course faisait onduler ses abondants cheveux bruns, et animait son charmant visage; son œil était vif, sa bouche riante, et en cet instant il paraissait plein de santé et de vie. Sa mère, malgré son indolence et la tiédeur de tous ses sentiments, le regardait parfois avec amour, et s'arrachait même au concert de flatteries qui l'entourait, pour venir le caresser.

Parmi ceux qui remarquaient les grâces de ce bel enfant, deux hommes assis dans un angle de la terrasse paraissaient s'occuper de lui avec plus de curiosité

(1) Si grave et si jeune! de tels enfants ne vivent pas longtemps. (*Richard III.*)

que d'intérêt; l'un était le président d'Entrecasteaux, qui devait plus tard déshonorer et ensanglanter le noble nom qu'il portait par le meurtre de sa femme; son visage sombre et déjà ridé avait parfois une expression sinistre qui décelait d'orageuses pensées. L'autre gentilhomme qui causait avec lui était le comte de Gr..., officier de marine distingué, mais dont la vie intime était pleine de basses passions; licencieux et avide, la soif des plaisirs lui donnait la soif de l'or; neveu du marquis de Marignane et cousin d'Émilie, il avait espéré s'unir à la jeune héritière, et quand cet espoir fut anéanti par son mariage avec Mirabeau, vindicatif et méchant, il voua une haine implacable à l'homme qui avait entravé son ambition, et bientôt ne trouvant plus à l'exercer sur celui qui passait sa vie en prison, il la reporta sur son fils, sur cet enfant unique héritier des biens immenses du marquis de Marignane, auxquels lui, son neveu, aurait eu des droits si le jeune Victor n'était pas né!

Cette idée fixe d'une fortune perdue, et qu'un événement pouvait lui rendre, le poursuivait même durant ses campagnes sur mer, et l'espérance qu'il nourrissait d'être un jour délivré de l'obstacle que lui faisait cet enfant lui inspirait les pensées les plus coupables.

Tandis que Victor courait joyeux sur la terrasse, l'œil hagard et inquiet du comte de Gr... s'attachait à lui comme à une proie.

L'enfant s'agitait depuis plusieurs heures, lorsque, fatigué par la course, il vint se reposer, haletant, dans l'angle de la terrasse où le président d'Entrecasteaux et le comte de Gr... étaient assis. Le comte tira de sa poche une boîte d'écaïlle et donna des bonbons à l'enfant. — J'ai trop soif, dit Victor, et j'aimerais bien mieux un de ces beaux fruits qu'on fait passer sur des plateaux. — Soit, dit le comte de Gr..., mais l'un n'empêche pas l'autre. Et prenant un fruit aux mains des domestiques, il le piqua de plusieurs pralines qu'il tira de sa bonbonnière, et l'offrit à l'enfant. En cet instant madame de Mirabeau, qui se promenait sur la terrasse, s'approcha de son fils, et essuya avec son mouchoir son front moite et rougi par la chaleur. — Qu'est-ce donc, mon cousin? dit-elle au comte de Gr... avec impatience; vous savez qu'hier encore Victor a souffert de coliques d'estomac et de douleurs d'entrailles, et vous lui donnez des bonbons et des crudités! c'est à vouloir le rendre malade. Et arrachant à l'enfant le fruit qu'il allait manger, elle le lança au loin dans une haie touffue, où il se perdit. Le comte de Gr... fit un éclat de rire et s'excusa légèrement; l'enfant pleura et se mutina comme un vrai Mirabeau qu'il était, il demanda à grands cris un autre fruit, sa mère le prit dans ses bras pour le calmer; mais il se débattait comme un démon, lui dépouillant sa coiffure, lui arrachant son fichu de dentelle, lui chiffonnant sa robe de taffetas. — Vous n'êtes pas raisonnable, Victor, dit la comtesse en serrant fortement ses petites mains; voyons, écoutez-moi et pactisons : que

voulez-vous que je vous donne en échange de ce fruit qui vous ferait mal? L'enfant se calma tout à coup et parut réfléchir : — Maman, répondit-il, je ne veux rien, mais dites-moi seulement ce que je désire savoir.

— Qu'est-ce donc, mon fils? dit la comtesse, qui avait rejoint la compagnie, et qu'on entourait de nouveau en ce moment.

— Pourquoi mon père est-il en prison (1)? répliqua l'enfant.

— Je vous ai dit souvent, mon fils, que vous ne deviez pas me faire cette question.

— Eh bien, maman, je me tairai; mais pourtant je voudrais bien voir papa parmi tous ces messieurs : ce doit être triste pour lui d'être enfermé pendant qu'on s'amuse ici. Et comme satisfait d'avoir embarrassé sa mère et la société, il cessa de pleurer et fut s'asseoir à l'écart.

Madame LOUISE COLET.

(La suite au numéro prochain.)

LA MINE D'IVOIRE.

(SUITE.)

Il y avait dix jours qu'ils étaient dans la grande île, lorsque Sakalar, toujours le premier en campagne, découvrit un danger nouveau. Réunissant ses compagnons autour de lui, il leur montra au loin, sur la neige, une bande d'êtres étranges qui s'avançaient de leur côté. C'étaient douze sauvages robustes et trapus, armés de longues lances et vêtus à la manière des Esquimaux. Leurs desseins paraissaient peu rassurants; la menace était peinte sur leurs traits. Suivant l'avis de Sakalar, on les accueillit par une décharge générale tirée en l'air, qui eut l'effet de les arrêter court. Il regardèrent autour d'eux avec inquiétude et prirent la fuite au plus vite. Les armes à feu avaient donc conservé tout leur prestige sur l'esprit de ces sauvages.

— Ils reviendront, dit Sakalar en fronçant le sourcil; c'est ainsi qu'ils ont fait à mon premier voyage : ils sont revenus, et la nuit ils ont tué mon ami. Pour moi, je suis parvenu à leur échapper.

On tint conseil aussitôt, et il fut décidé après mûre délibération qu'on monterait à toute heure une garde sévère, et qu'on se confierait surtout à l'instinct vigilant des chiens. Dans la journée un homme faisait sentinelle, et la nuit on se barricadait solidement dans la hutte. Plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'on vît rien paraître, Sakalar emmena les hommes de Kolimsk à la chasse, laissant Ivan avec Kolina. Le jeune homme

(1) Historique.

avait su apprécier les excellentes qualités de cette enfant à moitié sauvage. Dévouée tout entière à son père et à ses amis, jamais les privations ni les souffrances ne lui arrachaient une plainte. C'est elle qui relevait le courage d'Ivan en lui peignant en termes chaleureux le brillant avenir qui l'attendait. On eût dit que, comprimant les élans de son cœur, oubliant qu'Ivan ne bravait tant de périls que pour conquérir la main de la riche veuve d'Yakoutsk, elle avait étouffé ses propres sentiments pour ne voir dans son ami d'enfance que l'homme luttant avec la fortune. Ivan, lui, sentait poindre dans son âme la tristesse et le chagrin; il se voyait oublié dans sa ville natale, et il soupirait, et puis il n'apercevait plus de fin probable à sa téméraire entreprise. Un jour qu'il était dans cette disposition d'esprit, Kolina vint le tirer de ses noires pensées en lui proposant d'aller ensemble voir si les phoques étaient venus respirer au trou qu'on entretenait chaque matin sur la glace. Le jeune homme accepta, et tous deux s'acheminèrent gaiement vers la baie. Il n'y avait pas de phoques. Après être restés là quelque temps, ils retournèrent à la hutte, rappelés par les aboiements des chiens. Aucun vestige d'homme ou d'animal ne se laissait voir aux alentours, et cependant les intelligentes bêtes continuaient à hurler du fond de leur tanière de neige. Ivan, surpris, releva la couverture qui fermait l'entrée de la cabane, et son fusil à la main entra résolument, pensant y trouver quelque gibier à abattre. La lampe était éteinte, l'obscurité régnait à l'intérieur... Au même instant, quatre hommes se jetèrent sur lui et le firent prisonnier.

Aussitôt Kolina, reculant d'un pas, arma son fusil; mais les naturels, satisfaits de leur capture, entourèrent Ivan, lui lièrent les mains et le firent marcher devant eux. Il fallut se soumettre; à leur costume comme à leurs regards sauvages et menaçants, Ivan crut reconnaître qu'il avait affaire à un parti guerrier de Tchouktchas, tribu sibérienne qui vient pousser ses chasses jusque dans les mers du pôle. Ces nomades traversent le détroit de Behring dans des barques en peau, et, par leurs excursions temporaires dans la Nouvelle-Sibérie, ils ont donné lieu à l'erreur de quelques voyageurs qui ont cru ce pays habité.

De prime abord, Kolina demeura indécise sur ce qu'elle avait à faire; mais bientôt, prenant quatre chiens avec elle, elle suivit l'horrible bande.

Les sauvages entraînèrent Ivan le plus vite qu'ils purent. Ils descendirent dans un ravin profond et étroit qui se bifurquait vers son milieu; là, choisissant la plus resserrée des deux issues, ils arrivèrent promptement à leurs demeures. C'était une caverne d'une immense étendue, dans laquelle on pénétrait par un étroit passage; ils y poussèrent Ivan. Cette vaste grotte, divisée naturellement en plusieurs compartiments, renfermait une vingtaine d'hommes, à peu près autant de femmes, et un grand nombre d'enfants. La chaleur y était entretenue à la fois par un feu de

bois et par des mèches qui brûlaient dans de la graisse. Il y avait aussi une source d'eau chaude semi-sulfureuse qui sortait par une petite fissure pour aller se perdre dans la mer de glace. Une fumée nauséabonde s'échappait par les fentes du rocher. Ivan fut jeté pieds et poings liés dans une espèce de cellule pleine de fourrures, formée d'un côté par le rocher, de l'autre par les bateaux de peaux que ces races primitives emploient encore pour traverser les détroits les plus dangereux.

Complètement étourdi de sa triste aventure, il ne put dans le premier moment retrouver d'ordre ni de suite dans ses idées. Cependant, revenant peu à peu à la réalité, il se mit à examiner son nouveau logement. Tout était noir autour de lui; seulement une faible lueur de jour lui venait d'en haut, obscurcie par le nuage de fumée qui sortait des autres fissures du roc. Il attendait la mort; il savait que la race sauvage des Tchouktchas est l'ennemie née des étrangers assez téméraires pour venir chasser sur ses domaines, et il avait tout lieu de croire que ceux-ci ne manqueraient pas de venger sur lui la perte des provisions qu'on leur avait enlevées lors du débarquement dans l'île. Quel fut donc son étonnement quand il entendit au haut du rocher une douce voix prononcer son nom! N'était-il point le jouet d'un rêve? A côté de lui, dans la case voisine, des clameurs bruyantes s'élevaient. On paraissait s'y disputer vivement; hommes, femmes, enfants, tout le monde prenait part à la querelle, quand pour la seconde fois il entendit ce mot: — Ivan! — Kolina! reprit-il aussitôt de manière à n'être entendu que d'elle. Au même instant un couteau vint rouler à ses pieds sans que ses liens lui permissent de le saisir. Mais, au-dessus de sa tête, à une douzaine de pieds, parut dans l'étroite ouverture une forme humaine qui se laissa glisser jusqu'en bas; l'intrépide et généreuse Kolina était devant lui.

Dégagé de ses liens et armé d'une hache, le prisonnier pouvait se croire libre: la fuite allait devenir possible. A l'aide du fer, des marches furent à la hâte pratiquées dans l'étroit soupirail auquel les sauvages n'avaient pas songé, confiants qu'ils étaient dans les liens de leur captif. Déjà Ivan et sa compagne escadaient les degrés, quand des hurlements féroces les arrêtaient soudain. Les deux fugitifs n'eurent que le temps de se blottir au plus profond de la caverne.

Quand les sauvages virent à la clarté de leur lampe que leur prisonnier avait disparu, ils s'élancèrent avec ardeur à sa poursuite. Pour Ivan et Kolina, il n'y avait pas de temps à perdre; entrant résolument dans la caverne, hachette et couteau au poing, ils jetèrent la terreur parmi les femmes, traversèrent l'horrible demeure, et avant qu'elles fussent revenues de leur épouvante ils avaient gagné l'entrée et se trouvaient en plein air. Depuis quelque temps ils couraient dans l'ombre, quand tout à coup des voix se firent entendre auprès d'eux. Ils s'effacèrent aussitôt derrière le pre-

mier roc et se cachèrent de leur mieux dans la neige. Les voix approchaient.

— J'aperçois encore leurs traces, disait tout bas Sakalar, sauvons-les s'ils vivent encore, et s'ils sont morts, vengeance!

— Amis! cria Ivan.

— Mon père! dit Kolina; et au même instant tous furent réunis.

Deux mots suffirent à Sakalar pour le décider dans le parti à prendre. Ils se précipitèrent tous dans la caverne et s'en emparèrent sans coup férir; les femmes et les enfants ne firent aucune résistance. On les mit dans un coin, sous la garde des hommes de Kolimsk, et l'on tint conseil. Sakalar, comme le plus expérimenté, trancha la question. Il savait ce que valent les menaces en pareille circonstance: une des femmes prisonnières fut chargée d'aller apprendre aux sauvages ce qui venait d'arriver. Elle avait ordre d'offrir un traité de paix au moyen duquel, si les parties s'arrangeaient, les femmes devaient être rendues à leurs maris, et la hutte et son contenu à ses légitimes propriétaires. Mais ceux-ci annonçaient en même temps leur intention d'emmener avec eux en otages quatre jeunes garçons, qui ne seraient rendus que lorsqu'on serait sûr de la bonne foi des Tchouktchas. L'ambasadrice revint bientôt avec la complète ratification du traité. Les vainqueurs choisirent donc quatre jeunes garçons et quittèrent la caverne.

Craignant quelque embuscade, Sakalar fit marcher les otages en avant; c'est ainsi qu'on regagna la hutte. Une autre cabine fut immédiatement construite pour les otages, et l'on établit dessus les chiens pour faire bonne garde. Mais lorsque Sakalar eut fait comprendre aux enfants que les chiens étaient placés là pour les manger s'ils bougeaient, ils restèrent assez tranquilles et se gardèrent bien de tenter la fuite.

A la fin du repas, Ivan raconta les événements de la journée. Il ne trouva pas de termes assez vifs pour peindre le courage et le dévouement de la bonne Kolina, qui, avec sa perspicacité d'Yakouta, avait reconnu sa prison aux faibles jets de fumée qui sortaient de terre, et l'avait découvert, lui, malgré l'obscurité du réduit où il avait été relégué. Sakalar, à son tour, dit quelles avaient été ses inquiétudes et ses alarmes en rentrant à la hutte, et comment il avait suivi leurs traces sur la neige. Après de mutuelles félicitations chacun se livra au repos.

Le lendemain, de grand matin, les mères vinrent humblement apporter des provisions pour leurs enfants captifs; on leur fit quelques petits présents, et elles s'en allèrent ravies. Vers le milieu du jour, la tribu entière se présenta sans armes à peu de distance de la hutte, offrant à faire des échanges de denrées. Les sauvages apportaient une grande quantité de poisson, contre lequel ils désiraient avoir du tabac. Sakalar, qui parlait couramment leur langue, commença par leur en donner un rouleau, en leur faisant comprendre

que c'était pour les payer du poisson qu'ils leur avaient enlevé d'abord sans permission. Cette généreuse manière d'agir acheva de dissiper tout sentiment hostile, et la paix fut conclue. Sakalar crut devoir en même temps rendre les otages.

A compter de ce jour, les deux partis n'en firent plus qu'un, et toute pensée de guerre fut à jamais bannie. C'est ainsi qu'avec de mutuelles concessions on évita un sanglant conflit. Sans doute le résultat eût pu être le même après que chaque camp aurait fait tuer la moitié de ses défenseurs; mais il est permis de douter que pour les survivants la paix eût été aussi sincère et aussi profitable.

VII.

L'ÉTÉ ET L'AUTOMNE.

Le temps s'écoula en chasses, en échanges, en excursions avec les nouveaux alliés, et peu à peu le soleil de l'été vint se montrer aux voyageurs. La neige, en se fondant, faisait de chaque colline autant de cascades qui se dirigeaient vers la mer; cependant la hutte resta solide et ferme, on n'eut pour la préserver qu'à jeter un peu de sable sur la neige qui la couvrait. Des bandes de canards et d'oies sauvages ne tardèrent pas à s'abattre sur l'île, la terre consentit à laisser poindre quelque vestige de végétation, et la mer, longtemps captive, se mit à briser ses entraves de glace. Mais ce qui surtout frappait les yeux, c'étaient ces monceaux d'ivoire fossile qu'on découvrait sur les bords de la rivière, dépôts immenses, qui augmentent chaque année de tout ce que les torrents voisins y amènent depuis des siècles. Quelques jours suffirent à en recueillir plus que les traîneaux n'en auraient pu emmener en douze voyages. Ivan contemplait ces trésors dans une muette impatience. Tout cet ivoire à Yakoutsk, il était le plus riche marchand de la Sibérie; mais l'y transporter semblait chose impossible. Vinrent alors les hardis et aventureux Tchouktchas; ils offrirent, pour un certain prix, payable en tabac et autres denrées, d'en conduire à terre, au moyen de leurs bateaux, une notable quantité, et de la déposer dans un endroit convenu des côtes de la Sibérie. Ivan, tout étonné de l'audace de ces sauvages, accepta la proposition et s'engagea à leur donner toutes ses provisions. Le marché ainsi conclu, chacun retourna à ses occupations d'été.

On se mit donc, de part et d'autre, à pêcher, à chasser, à réparer les bateaux et les traîneaux. Les canots des Tchouktchas étaient faits entièrement de peaux soutenues par des baleines et des morceaux de bois, mais ils étaient larges et capables de porter un grand poids. Dès que le dégel eut brisé toutes les glaces, la tribu sauvage fit ses préparatifs de départ, disposée à braver les dangers effroyables de cette périlleuse navigation.

Quand ces hommes audacieux ont devant eux un

espace libre, ils font force de rames, et s'ils prévoient du danger ils cherchent un abri sur les banquettes. Lorsqu'une de ces montagnes de glace flotte dans la bonne voie, ils s'y attachent, sinon, ils s'en éloignent au plus vite et manœuvrent leurs barques au milieu de dangers de toutes sortes dont ils ne semblent pas avoir conscience, tant est grande leur intrépidité.

Les soins de la pêche et de la préparation du poisson employèrent un mois entier. Une immense quantité de chair de phoque, d'huile et de graisse, fut abandonnée dans un trou profond, où une éternelle gelée conserve à tout jamais ces précieuses provisions; puis, un matin, par une brise tiède, les pirogues des Tchouktchas prirent le large, et la caravane resta seule.

Nos aventuriers mirent leurs traîneaux en ordre, dressèrent la tente et s'organisèrent pour leur deuxième voyage. Non-seulement ils réparèrent les traîneaux, mais encore ils eurent soin de les agrandir, afin qu'ils pussent recevoir le plus de charge possible. Cependant ils n'emportaient pas la moitié de ce qu'ils auraient voulu, tant l'homme est insatiable, et bien qu'Ivan fût désormais propriétaire de plus d'une tonne d'ivoire, c'est-à-dire d'environ la trentième partie de ce que peut produire en une année la Sibérie tout entière.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON : la Conscience, drame en cinq actes, et un prologue, de M. Alexandre Dumas.

On est d'autant plus à l'aise pour parler de la pièce de M. Dumas, qu'on sait maintenant qu'elle n'est pas de M. Dumas. Ifland l'a créée, Lockroy l'a arrangée, Laferrière l'a vivifiée, et M. Dumas l'a signée. M. Dumas fait lui-même sa confession d'une manière trop spirituelle pour qu'il soit nécessaire de revenir là-dessus : que les incrédules lisent le *Mousquetaire*. La Conscience est une œuvre vertueuse, prêchante et germanique : l'amour y joue un rôle médiocre, l'esprit y joue le même rôle que l'amour ; l'action est lente, le style est embarrassé, et rappelle bien plutôt la sentimentalité allemande de Kotzebue que cette verve intarissable, que cet entrain merveilleux, que cet esprit éminemment français qui caractérisaient autrefois M. Alexandre Dumas. — Son œuvre se divise en six actes : les trois premiers appartiennent au crime, les trois derniers au repentir. Nous en sommes fâchés pour le repentir, mais tout ce qu'il y a de mouvement, d'intérêt et de passion se trouve dans la première partie. — Un fils joueur vole la caisse de son père, sa mère, fort connue pour sa prodigalité, est accusée du crime ; le fils, devant cette accusation,

dit fièrement qu'il est le seul coupable ; il apprend en même temps que mademoiselle de Kœnisberg s'est jouée de sa tendresse et de son cœur, et que la faute qu'il vient de commettre empêche le bonheur et le mariage de sa sœur bien-aimée ; alors, blessé dans son amour, frappé dans son honneur, terrifié par la vue de son père mourant, il veut se tuer ; mais on lui parle expiation et devoir, et il se relève courageusement pour commencer une vie nouvelle. Il y emploie trois actes très-laborieux, très-longs, très-lents ; il y est aidé par un ministre intègre, par une princesse sans préjugés, par un domestique vertueux et par des ennemis maladroits. — Il triomphe de tout ; l'argent volé a été remis, le ministre le comble de faveurs, la princesse l'épouse, son père l'embrasse, les femmes pleurent, les hommes applaudissent, M. Dumas se couronne de lauriers, et le caissier du théâtre retrouve les beaux soirs de *l'Honneur et l'Argent*. — Les acteurs ont vaillamment combattu : ceux qui n'ont pas fait leur devoir ont fait leurs efforts. Mademoiselle Bérangère n'a qu'à montrer ses cheveux blonds et ses yeux bleus, sa grâce et son élégance pour causer une douce et charmante émotion : M. Tisserant a fait du rôle d'Alden une espèce de bourru bienfaisant à la manière de Goldoni : nous croyons qu'on pourrait être aussi bienfaisant en étant un peu moins bourru. On nous a assuré que madame Laute et que mademoiselle Périga étaient élèves de Régnier et de Samson, Régnier et Samson sont d'assez grands maîtres pour qu'on leur pardonne leurs élèves. Quant à Laferrière, tout le monde sait maintenant qu'il a porté sans fléchir tout le poids de la pièce. C'était un bon acteur : c'est aujourd'hui un grand artiste. On ne saurait dire tous les trésors de délicatesse et de passion qu'il a jetés dans cette œuvre : il est impossible de se montrer tout à la fois plus sombre et plus tendre, plus terrible et plus doux qu'il ne l'a fait dans ce rôle d'Édouard Rubberg ; il a parlé, il a senti, il a écouté, il a crié avec cette passion, cette vérité, cette ampleur qui électrisent toutes les âmes et qui font applaudir toutes les mains. M. Dumas lui doit beaucoup, mais il doit aussi à M. Dumas d'avoir pu déployer toutes les merveilleuses ressources d'un talent aussi profond qu'il est souple.

LÉOPOLD DANIEAU.

On n'a pas oublié cette charmante statue de Jeanne d'Arc exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe ; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bérangère, 20.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.